



Boulgakov
Le Maître et Marguerite
et autres romans
suivis du
Théâtre
Œuvres, II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE FRANÇOISE FLAMANT ET JEAN-LOUIS CHAVAROT,
AVEC LA COLLABORATION DE CHRISTIANE ROUQUET
ET D'ÉDITH SCHERRER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

BOULGAKOV

Le Maître et Marguerite

et autres romans

suivis du

Théâtre

Œuvres, II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE FRANÇOISE FLAMANT ET JEAN-LOUIS CHAVAROT,
AVEC LA COLLABORATION DE CHRISTIANE ROUQUET
ET D'ÉDITH SCHERRER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 2004,
pour la traduction et l'appareil critique.*

LA VIE
DE
M. DE MOLIÈRE'

Traduction par Édith Scherrer.

PROLOGUE

JE PARLE AVEC L'ACCOUCHEUSE

Qui m'empêchera, en riant, de dire la vérité ?

HORACE¹.

Molière fut un auteur célèbre de comédies, en France, sous le règne de Louis XIV.

ANTIOKH KANTEMIR².

Certaine accoucheuse, qui avait appris son art à la maternité de l'Hôtel-Dieu de Paris sous la direction de la célèbre Louise Bourgeois³, délivra, le 13 janvier 1622, la très charmante Mme Poquelin née Cressé d'un premier enfant, prématuré, du sexe masculin.

Je vous garantis que si j'avais pu expliquer à la digne sage-femme qui était celui qu'elle mettait au monde, elle aurait peut-être, dans son trouble, causé quelque dommage au nouveau-né et, du même coup, à la France.

Et voyez : je porte un habit muni d'énormes poches, et la plume que je tiens n'est pas en acier, c'est une plume d'oie. Devant moi des bougies de cire sont allumées, et mon cerveau est en feu.

« Madame, dis-je, faites plus attention quand vous retournez le nouveau-né ! N'oubliez pas qu'il est né avant terme. La mort de cet enfant représenterait une perte immense pour votre pays !

— Mon Dieu ! Mme Poquelin en fera un autre.

— Mme Poquelin n'en fera jamais plus de tel, ni aucune autre dame durant plusieurs siècles.

— Vous m'étonnez, monsieur !

— J'en suis moi-même étonné. Comprenez que dans trois siècles, au fin fond d'un pays lointain, je me souviendrai de vous uniquement parce que vous aurez tenu entre vos mains le fils de M. Poquelin.

— J'ai tenu entre mes mains des nouveau-nés de plus haut lignage.

— Qu'entendez-vous par "lignage" ? Ce nouveau-né sera plus célèbre que votre roi Louis XIII aujourd'hui régnant, il sera plus célèbre que le roi qui lui succédera ; or ce roi, madame, sera appelé Louis le Grand ou le roi-Soleil ! Ma bonne dame, il est un pays [sauvage], vous ne le connaissez pas, c'est la Moscovie, [un pays froid et terrible. Il ne connaît pas les lumières et il est peuplé de barbares⁴] parlant une langue qui sonnerait étrangement à vos oreilles. Eh bien, voyez-vous, même dans ce pays, les paroles de celui que vous mettez au monde en cet instant pénétreront bientôt. Certain Polonais, bouffon du tsar Pierre I^{er}, les traduira en langue barbare, à partir non de votre langue à vous, mais de l'allemand. »

Ce bouffon, surnommé le roi des Samoyèdes⁵, tracera d'une plume grinçante ces lignes raboteuses :

« ... GORGIBUS : Qu'est-il besoin de despendre si très tant d'argent pour votre extravagant accoutrement ? Ains dictez-moi quoi vous mesfaire à iceux gentilshommes que je faufiley à vous na guères et que je voy départir d'icy du tout conturbés ? »

Le traducteur du tsar russe aura voulu, par ces tournures étranges, rendre celles dont use votre nouveau-né dans la comédie *Les Précieuses ridicules* :

« ... GORGIBUS : Il est bien nécessaire vraiment de faire tant de dépense pour vous graisser le museau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur⁶ ? »

Dans l'« État des comédies figurant au département d'État des ambassadeurs polonais ce trentième de mai de l'an 1709 » sont inscrites, entre autres, une pièce bouffonne, « Le Médecin battu » (alias « Le Docteur forcé »), et une autre, « La Descendance d'Hercule », où le premier personnage est Jupiter. Nous les reconnaissons. La première est *Le Médecin malgré lui*, encore une comédie de votre nouveau-né. La seconde est *Amphitryon*, du même auteur : cet *Amphitryon* qui, en 1668, sera joué par le sieur de Molière et ses comédiens à Paris, en présence de Piotr Ivanovitch Potemkine, ambassadeur du tsar Alexis Mikhaïlovitch⁷.

Ainsi, vous voyez que les Russes connaîtront cet homme dans le siècle même où vous l'aidez à naître. Ô lien des temps ! Ô courants des lumières ! Les paroles de l'enfant seront traduites en allemand. Elles seront traduites en anglais, en italien, en espagnol, en hollandais. En danois, portugais, polonais, turc, russe...

« Est-ce possible, monsieur ?

— Ne m'interrompez pas, madame ! En grec ! En grec moderne veux-je dire. Mais aussi en grec ancien. En hongrois, roumain, tchèque, suédois, arménien, arabe...

— Monsieur, vous me stupéfiez !

— Oh, cela n'est encore rien ! Je pourrais vous nommer des dizaines d'écrivains qui sont traduits dans des langues étrangères alors qu'ils ne méritent même pas qu'on les imprime dans leur langue maternelle. Mais celui-là, non contents de le traduire, les gens écriront des pièces sur lui, et vos compatriotes, à eux seuls, en écriront des dizaines. Et les Italiens en écriront aussi, entre autres Carlo Goldoni⁸, lui dont on disait qu'il était né aux applaudissements des Muses ; et des Russes aussi en écriront.

« Dans votre pays, certes, mais dans d'autres encore, on écrira des imitations de ses pièces, on en fera des arrangements. Des érudits de différents pays rédigeront des études détaillées sur ses œuvres et s'efforceront, pas à pas, d'élucider les mystères de sa vie. Ils vous démontreront que cet homme qui, maintenant, entre vos mains, ne donne que de faibles signes de vie, influencera de nombreux écrivains des siècles à venir, y compris certains, inconnus de vous mais bien connus de moi, mes compatriotes Griboïedov, Pouchkine et Gogol. »

*C'est vrai : seul sortirait de l'épreuve du feu
Qui tiendrait un jour parmi vous,
Partagerait votre atmosphère
Sans y perdre l'entendement.*

*Mais partons de Moscou, pour n'y point revenir.
Sans plus nous retourner, cherchons de par le monde
S'il existe un refuge aux âmes ulcérées !*

Ces lignes sont tirées de la dernière scène de la pièce *Le Malheur d'avoir de l'esprit*, de mon compatriote Griboïedov⁹.

*Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté¹⁰.*

Et celles-là sont tirées de la scène finale de la pièce *Le Misanthrope*, de ce même Poquelin¹¹.

Vous voyez une ressemblance entre ces dernières scènes ? Ah ! mon Dieu, je ne suis pas un spécialiste ! Que les érudits s'en débrouillent ! Ils vous raconteront jusqu'à quel point le Tchatski de Griboïèdov ressemble au misanthrope Alceste, et pourquoi Carlo Goldoni est considéré comme l'élève de ce même Poquelin, et comment l'adolescent Pouchkine imita ce Poquelin, et encore beaucoup de choses intelligentes et intéressantes. Je m'entends mal à tout cela. Je ne m'y intéresse absolument pas !

Autre chose me tient à cœur : les pièces de mon héros seront jouées trois siècles durant sur toutes les scènes du monde, et nul ne sait quand on cessera de les jouer. Voilà ce qui m'intéresse ! Voilà quel homme deviendra ce nouveau-né !

Oui, je voulais vous parler des pièces. Une dame fort respectable, Mme Aurore Dudevant, plus connue d'ailleurs sous le nom de George Sand, comptera parmi les dramaturges qui s'inspireront de mon héros¹².

À la fin de cette pièce, Molière dira en se levant :

« Oui, je veux mourir chez moi... Je veux bénir ma fille ! »

Et le prince de Condé, allant vers lui, lui donnera cette réplique :

« Appuyez-vous sur moi, Molière ! »

Quant au comédien Du Parc (qui, au fait, ne sera plus de ce monde au moment de la mort de Molière), il s'écriera en sanglotant :

« Ah ! perdre le seul homme que j'aie jamais aimé ! »

Les dames ont la plume touchante, qu'y faire ! Mais toi, mon pauvre maître ensanglanté ! Jamais tu n'as voulu mourir, pas plus chez toi que hors de chez toi ! Et quand le sang a jailli à flots de ta bouche, je doute fort que tu aies exprimé le désir de bénir ta fille Madeleine, rigoureusement dénuée du moindre intérêt !

Qui peut avoir la plume plus touchante que les dames ? Quelques hommes, peut-être ? L'auteur russe Vladimir Rafailovitch Zotov¹³ nous réussira une scène finale pour le moins aussi sentimentale.

« Le roi arrive. Il veut voir Molière. Molière ! Qu'avez-vous ?

— Il est mort. »

Et un prince accouru au-devant de Louis s'écriera :

« Sire, Molière est mort ! »

Et Louis XIV, ôtant son chapeau, dira :

« Molière est immortel ! »

Que voulez-vous objecter à ces derniers mots ? Oui, effectivement, un homme qui en est à son quatrième siècle de vie est incontestablement immortel. Mais toute la question est de savoir si le roi en était conscient...

Dans l'opéra *Aréthuse*, composé par M. Cambret¹⁴, il nous est signifié que :

*Si les dieux commandent au Ciel,
Louis gouverne la terre¹⁵ !*

Celui qui gouvernait la terre ne se découvrait que devant les dames et ne serait pas allé au chevet de Molière mourant. Et, de fait, il n'y alla pas, ni aucun prince non plus. Celui qui gouvernait la terre se tenait lui-même pour immortel, mais sur ce point je pense qu'il se trompait. Il était mortel comme tout le monde, et par conséquent aveugle. N'eût-il été aveugle, il serait peut-être allé au chevet du mourant car il aurait vu dans l'avenir des choses intéressantes et — qui sait ? — aurait peut-être souhaité s'associer à l'immortalité véritable.

Il aurait vu dans cet endroit du Paris actuel où se rejoignent à angle aigu les rues de Richelieu, Thérèse et Molière, un homme assis, immobile, entre des colonnes. Aux pieds de cet homme, deux femmes en marbre blanc tenant des manuscrits roulés. Et sous elles, des têtes de lion et, plus bas encore, la vasque asséchée d'une fontaine.

Le voici, le Gaulois¹⁶ rusé et charmeur, le comédien et dramaturge du roi ! Le voici, en perruque de bronze avec des rubans de bronze à ses souliers¹⁷ ! Le voici, le roi de la dramaturgie française !

Ah, madame ! Que me débitez-vous là concernant tels ou tels nouveau-nés de haut lignage que vous auriez tenus entre vos mains ! Comprenez que cet enfant que vous aidez à naître en ce moment dans la maison Poquelin n'est autre que M. de Molière ! Ah, bon, vous m'avez compris ? Ainsi, faites bien attention, je vous en prie ! Dites, il a crié ? Il respire ?

Il vit.

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON DES SINGES

Ainsi donc, aux alentours du 13 janvier 1622¹, à Paris, au domicile de M. Jean-Baptiste Poquelin et de son épouse Marie Poquelin-Cressé, un frère premier-né était venu au monde. On le baptisa le 15 janvier en l'église Saint-Eustache et on le prénomma Jean-Baptiste en l'honneur de son père. Les voisins félicitèrent Poquelin, et la nouvelle se répandit dans la corporation des tapissiers qu'un nouveau tapissier et négociant en meubles avait vu le jour.

Tous les architectes ont leurs lubies. Aux angles d'une plaisante maison de deux étages au toit aigu à double pente, qui s'élevait à l'angle de la rue Saint-Honoré et de la rue des Vieilles-Estuves², le bâtisseur du xv^e siècle avait posé des ornements en bois sculpté représentant des orangers aux branches soigneusement taillées sur lesquelles une kyrielle de petits singes cueillait des fruits. Comme on s'en doute, la maison avait reçu des Parisiens le surnom de Maison des singes³. Et par la suite ces singes valurent bien des avanies au comédien Molière ! Maintes fois, des gens bien intentionnés ne manquèrent pas de dire qu'il n'y avait rien de surprenant dans la carrière du fils aîné du digne Poquelin, qui s'était fait histrion. Qu'attendre, en effet, d'un homme ayant grandi dans la compagnie de singes grimaçants ? Plus tard, cependant, le comédien ne renia pas ses singes et lorsque, vers la fin de sa vie, il éprouva, Dieu sait pourquoi, le besoin de s'inventer des armoiries, il y représenta ses amis à queue, les gardiens de la maison paternelle.

Cette maison était située dans un quartier commerçant

très bruyant du centre de Paris, non loin du Pont-Neuf. Jean-Baptiste père, tapissier et drapier de la cour, en était le propriétaire, l'habitait et y tenait son commerce.

Quelque temps après, le tapissier acquit un nouveau titre, celui de valet de chambre de Sa Majesté le roi de France. Et non content de porter dignement ce titre, il en obtint la survivance pour son fils aîné Jean-Baptiste⁴.

Certains ont laissé entendre que Jean-Baptiste père, en plus de son commerce de fauteuils et de tapisseries, prêtait de l'argent à des taux confortables. Je ne vois rien là de répréhensible pour un homme de négoce ! Mais de mauvaises langues ont affirmé que Poquelin père y serait allé un peu fort sur le taux de ses prêts, et que lorsque le dramaturge Molière a représenté son affreux grigou d'Harpagon, c'est son propre père qu'il a voulu camper. L'Harpagon en question, c'est celui qui essayait de refiler à l'un de ses clients, au lieu d'argent, toutes sortes de vieilleries, y compris un crocodile bourré de foin digne, selon lui, d'être suspendu au plafond en guise d'ornement⁵.

Je me refuse à croire ces ragots ineptes ! Le dramaturge Molière n'a pas sali la mémoire de son père, et moi je n'ai pas l'intention de le faire non plus !

Poquelin père était un vrai négociant, un notable estimé dans son honorable corporation. Il tenait commerce, et au-dessus de l'entrée de la boutique aux singes se déployait une honnête enseigne, elle aussi ornée d'un singe.

Dans la boutique chichement éclairée sise au rez-de-chaussée, il flottait une odeur de teinture et de laine ; des pièces de monnaie cliquetaient dans la caisse, et toute la journée des gens venaient là choisir des tapis et des tapisseries. Poquelin père avait une clientèle à la fois bourgeoise et aristocratique. Quant à l'atelier dont les fenêtres donnaient sur la cour, il était rempli d'une poussière épaisse et grasse ; des sièges s'y amoncelaient, des morceaux de bois de fourniture, des chutes de cuir et d'étoffe traînaient partout, et dans ce chaos, tapant du marteau, taillant avec leurs ciseaux, s'activaient les artisans et les apprentis de Poquelin.

Les pièces du premier étage, au-dessus de l'enseigne, étaient le royaume de la mère. On y entendait sa petite toux continuelle et le bruissement de ses jupes en gros de Naples. Marie Poquelin était une femme aisée. Ses armoires contenaient des robes coûteuses et des pièces d'étoffes florentines, du linge fait de la toile la plus fine ; ses commodes ren-

fermaient des colliers, des bracelets rehaussés de diamants, des perles, des bagues ornées d'émeraudes, des montres en or et une argenterie précieuse. Quand Marie priait, elle égrenait un chapelet de nacre. Elle lisait la Bible et même, ce que j'ai peine à croire, l'auteur grec Plutarque dans une traduction abrégée. Elle était douce, aimable et instruite.

La plupart de ses ancêtres avaient été tapissiers, mais on trouvait aussi parmi eux des gens d'autres professions, par exemple des musiciens et des avocats.

Ainsi donc, dans les pièces du haut de la Maison des singes allait et venait un petit garçon blond aux grosses lèvres. C'était le fils aîné, Jean-Baptiste. Parfois, il descendait à la boutique et dans les ateliers et dérangeait les apprentis dans leur travail en leur posant toutes sortes de questions. Les artisans se moquaient un peu de son bégaiement mais l'aimaient bien. Souvent il allait s'asseoir près d'une fenêtre et, les joues appuyées sur ses poings, il regardait la rue sale où les gens ne cessaient d'aller et venir.

Un jour, sa mère, passant près de lui, lui donna une petite tape dans le dos et lui dit :

« Toi, alors, espèce de contemplateur⁶ !... »

Et un beau jour, le contemplateur fut mis à l'école paroissiale.

Il y reçut très exactement l'instruction que dispense cette sorte d'école, c'est-à-dire qu'il assimila les quatre premières règles de l'arithmétique, apprit à lire couramment, acquit les rudiments du latin et se familiarisa avec de nombreux faits intéressants rapportés dans les Vies de saints.

Ainsi allaient les choses, tranquillement et pour le mieux. Poquelin père s'enrichissait, quatre enfants lui étaient déjà nés, quand soudain le malheur frappa la Maison des singes. Au printemps de 1632, la tendre mère tomba malade. Ses yeux devinrent brillants et inquiets. En un mois elle maigrit à en devenir méconnaissable, et sur ses joues blêmes fleurirent de vilaines taches. Ensuite elle se mit à cracher le sang et, dans la Maison des singes, commencèrent les visites de médecins coiffés de funestes bonnets et montés sur des mules. Le 15 mai, le contemplateur joufflu pleurait à gros sanglots en essuyant ses larmes avec ses poings sales, et toute la maison sanglotait avec lui. La douce Marie Poquelin gisait immobile, les mains croisées sur sa poitrine.

Quand on l'eut enterrée, un crépuscule permanent parut s'installer dans la maison. Le père sombra dans la mélancolie.

colie, il devint distrait, et son aîné le vit plusieurs fois, les soirs d'été, assis, solitaire, pleurant dans la pénombre. Le contemplateur en était tout marri et errait dans l'appartement, ne sachant à quoi s'occuper. Mais ensuite le père cessa de pleurer et se mit à fréquenter une famille du nom de Fleurette. Alors on annonça à Jean-Baptiste, âgé de onze ans, qu'il allait avoir une nouvelle maman. Et bientôt Catherine Fleurette, la nouvelle maman, fit son apparition dans la Maison des singes. À ce moment, d'ailleurs, la famille quitta la Maison des singes, car le père avait acheté une nouvelle demeure.

CHAPITRE II

HISTOIRE DE DEUX PASSIONNÉS DE THÉÂTRE

La nouvelle maison était située au cœur du quartier des Halles¹ où se tenait la fameuse foire de Saint-Germain. Et dans son nouveau local, l'entreprenant Poquelin déploya avec encore plus d'éclat tous les attrails de sa boutique. Dans la maison d'avant, c'était Marie Cressé qui était la maîtresse et mettait les enfants au monde ; dans la nouvelle, ce fut Catherine Fleurette. Que peut-on dire de cette femme ? À mon avis, rien du tout, que ce soit en mal ou en bien. Mais du fait qu'elle entra dans la famille à titre de marâtre, beaucoup de ceux qui se sont intéressés à la vie de mon héros ont pris le parti de dire que Jean-Baptiste avait eu une enfance difficile du temps de Catherine Fleurette, qu'elle avait été une méchante marâtre et que c'est elle que Molière aurait représentée sous le nom de Béline, l'épouse infidèle, dans sa comédie *Le Malade imaginaire*.

À mon avis, tout cela est inexact. Il n'existe aucune preuve que Catherine ait brimé Jean-Baptiste, et rien ne prouve, à plus forte raison, qu'elle ait été Béline. Catherine Fleurette fut une seconde femme exempte de méchanceté, elle remplit le rôle qui lui était imparti ici-bas : elle donna à Poquelin une fille, Catherine, un an après son mariage, et une seconde, Marguerite, deux ans plus tard.

Ainsi donc Jean-Baptiste fréquenta l'école paroissiale et y

termina sa scolarité. Poquelin père décida que son premier-né avait suffisamment élargi son horizon et lui enjoignit de s'initier au travail de la boutique. Alors Jean-Baptiste commença à mesurer des tissus, à enfoncer des pointes par-ci par-là, à tailler des bavettes avec les apprentis et, dans ses moments de loisir, à lire le Plutarque grasseyé hérité de Marie Cressé.

Et voici qu'à la lumière de mes bougies je vois apparaître dans l'encadrement d'une porte qui s'ouvre un personnage vêtu d'un habit discret mais cossu, portant perruque, la canne à la main, un monsieur d'allure bourgeoise, fort alerte pour son âge, ayant les yeux vifs et d'excellentes manières. Son prénom est Louis, son nom de famille Cressé, il est le père de feu Marie Cressé et par conséquent le grand-père de Jean le petit.

De son métier, M. Cressé était tapissier, tout comme son gendre. Mais il n'était pas tapissier de la cour, il était simple tapissier et il tenait commerce à la foire de Saint-Germain. Cressé habitait Saint-Ouen, près de Paris ; il y était propriétaire d'une belle maison avec toutes ses dépendances. Le dimanche, la famille Poquelin avait coutume d'aller à Saint-Ouen rendre visite au grand-père, et ces visites laissaient aux petits Poquelin d'agréables souvenirs.

Or voici que le grand-père Cressé se lia d'une étonnante amitié avec Jean-Baptiste le petit. Qu'est-ce qui pouvait rapprocher un vieillard et un petit garçon ? Le diable, peut-être ! Oui, sans doute, ce fut le diable ! Cependant leur commune passion ne resta pas longtemps ignorée de Poquelin père et ne tarda pas à lui causer un étonnement teinté de mauvaise humeur. Il s'avérait que le grand-père et le petit-fils étaient des amoureux fous de théâtre !

Les soirs de liberté, quand le grand-père était à Paris, les deux tapissiers, le vieux et le petit, qui s'étaient donné le mot, échangeaient un clin d'œil complice et quittaient la maison. Leur trajet n'était pas difficile à repérer. Généralement, ils se dirigeaient vers l'angle de la rue Mauconseil et de la rue Française, où, dans la salle obscure et basse de plafond de l'Hôtel de Bourgogne, se produisait la troupe des comédiens du roi². Le digne grand-père Cressé possédait de solides relations parmi les membres influents de certaine compagnie ayant en commun des objectifs à la fois religieux et commerciaux. Cette compagnie s'appelait la Confrérie de la Passion et détenait le privilège de représenter des mystères à Paris. C'était

elle qui avait construit l'Hôtel de Bourgogne, mais, à l'époque où Jean-Baptiste était un petit garçon, on ne donnait plus de mystères, et l'Hôtel était loué à différentes troupes.

Ainsi le grand-père Cressé allait voir le doyen de la Confrérie, et l'on délivrait au respectable tapissier et à son petit-fils des places gratuites dans une des loges restées libres.

Au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne dont la vedette était alors le fameux comédien Bellerose, on donnait des tragédies, des tragi-comédies, des pastorales et des farces ; et c'était Jean de Rotrou, grand amateur de modèles tirés du théâtre espagnol, qui était considéré comme le dramaturge le plus en vue de l'Hôtel de Bourgogne. Le jeu de Bellerose faisait les délices du grand-père Cressé, et le petit-fils applaudissait Bellerose de concert avec son grand-père. Mais beaucoup plus que les tragédies dans lesquelles jouait Bellerose, ce qui lui plaisait, à lui, c'étaient les farces de l'Hôtel de Bourgogne, de grosses farces bien lestes, empruntées pour la plupart aux Italiens, et qui avaient trouvé à Paris des interprètes splendides, habiles à jongler librement dans leurs rôles comiques avec des textes d'actualité.

Eh oui, ce fut au grand dam de Poquelin le père que le grand-père Cressé montra à son fils le chemin de l'Hôtel de Bourgogne ! Ainsi donc, avec son grand-père quand il était enfant, puis, devenu jeune homme, avec ses camarades, Jean-Baptiste put voir à l'Hôtel de Bourgogne quantité de choses remarquables.

Le célèbre Gros-Guillaume, qui jouait la farce, étonnait Jean-Baptiste avec son béret rouge à fond plat et sa veste blanche tendue sur un ventre monstrueux. Un autre célèbre comique de farce, Gaultier-Garguille, habillé d'une blouse noire aux manches rouges, le nez chaussé d'énormes lunettes, un bâton à la main, faisait crouler de rire le public de l'Hôtel de Bourgogne tout autant que Gros-Guillaume. Jean-Baptiste était impressionné aussi par Turlupin, inlassable inventeur de calembours, et par Alison, spécialisé dans les rôles de vieilles femmes ridicules.

Pendant plusieurs années, Jean-Baptiste vit tourner devant ses yeux comme dans un manège des faces blanches de farine, barbouillées de fard ou masquées, des médecins pédants, de vieux avares, des capitaines matamores et frousards. Sous les gros rires du public, des coquettes écervelées trompaient des maris imbéciles et grognons, et des entremetteuses de farce jacassaient comme des pies. Des servi-

teurs rusés, légers comme des plumes, menaient par le bout du nez de vieux Gorgibus, bâtonnaient des grigous et les fourraient dans des sacs. Et le rire des Français faisait trembler les murs de l'Hôtel de Bourgogne.

Lorsqu'ils avaient vu tout ce qui pouvait se voir à l'Hôtel de Bourgogne, les tapissiers en proie à leur passion émigraient dans un autre grand théâtre, le théâtre du Marais. Là régnaient la tragédie, dominée par le célèbre acteur Mondory³, et la grande comédie dont les meilleures réalisations au théâtre étaient dues au célèbre dramaturge de l'époque, Pierre Corneille.

Le petit-fils de Louis Cressé fut plongé, si l'on peut dire, dans plusieurs fonts baptismaux : le Bellerose du Bourgogne, paré comme un dindon, était sirupeux et tendre. Il roulait des yeux, puis les dirigeait vers des lointains inconnus, saluait largement à grands coups de chapeau et déclamait ses monologues avec tant d'enflure qu'on ne savait pas s'il parlait ou s'il chantait. Et là-bas, au Marais, Mondory ébranlait la salle de sa voix de tonnerre et agonisait en râlant à la fin des tragédies.

Le petit garçon revenait à la maison de son père les yeux brillants d'un éclat fiévreux et, la nuit, il voyait en rêve les bouffons Alison, Jacquemin-Jadot, Philippin et le célèbre Jodelet au visage enfariné.

Hélas ! l'Hôtel de Bourgogne et le Marais étaient loin d'épuiser toutes les possibilités, pour qui était saisi de la passion à jamais inguérissable du théâtre.

Aux abords du Pont-Neuf et dans le quartier des Halles, le commerce battait son plein. Paris s'en engraisait, il embellissait et gonflait comme une pâte. À l'intérieur des boutiques et sur le devant des boutiques bouillonnait une vie si intense que les oreilles en tintaient, que les yeux en papillotaient. Et là où la foire de Saint-Germain déployait ses tentes, c'était pour le coup la Tour de Babel. Ce bruit ! Ce fracas ! Et cette crotte, cette crotte !...

« Mon Dieu, mon Dieu ! » disait un jour à propos de cette foire le poète infirme Scarron. « Que de crotte répandent partout ces derrières ignorants du port du caleçon⁴ ! »

Toute la journée on va, on vient, on se pousse ! Aussi bien les artisans que leurs mignonnes petites femmes. Dans les échoppes de barbiers on rase, on savonne, on arrache des dents. Dominant la masse humaine des piétons, on voit passer des gens sur des montures. Des médecins à l'air suffi-

sant, pareils à des corbeaux, circulent à dos de mule. Des mousquetaires du roi caracolent, leur insigne doré en forme de flèche étincelant sur leur soubreveste. Mange, bois, trafic, grandis, capitale du monde ! Et vous autres, les derrières ignorants du port du caleçon, venez par ici, au Pont-Neuf ! Regardez, là-bas on dresse des tréteaux, on les garnit de tapis. Qui piaille là comme un vrai flutiau ? C'est le bonimenteur. Ne tardez pas, messieurs et dames, la représentation va commencer ! Ne manquez pas l'occasion ! Chez nous, rien que chez nous, et nulle part ailleurs !

Vous verrez les fameuses marionnettes de M. Brioché ! Regardez-les qui se balancent au-dessus des tréteaux au bout de leurs fils ! Vous verrez le génial Fagotin, le singe savant !

Aux abords du Pont-Neuf se déployaient les baraques des médecins de rue, des arracheurs de dents, des extraçteurs de cors aux pieds et des apothicaires charlatans⁵. Ils vendaient au peuple des panacées (des remèdes contre toutes les maladies) et, pour attirer l'attention sur leurs étals, ils avaient trouvé un excellent moyen. Ils passaient des accords avec des saltimbanques, voire avec des comédiens attachés à des théâtres, et ceux-ci donnaient des représentations entières pour vanter les remèdes miraculeux des charlatans.

On assistait à des défilés pompeux, des comédiens à cheval, parés et habillés somptueusement, rutilants de bijoux faux ou loués, criaient des réclames, appelaient la foule à se rassembler autour d'eux. Des gamins les suivaient en troupe, sifflaient, se faufilaient entre les jambes et augmentaient ainsi la cohue.

Gronde, Pont-Neuf ! Dans ton grondement, j'entends naître, d'un père charlatan et d'une mère actrice, la comédie française, elle crie d'une voix perçante et sa face grossière est poudrée de farine !

Or voici qu'un homme fort mystérieux et remarquable, un certain Christophe Contugi, fait tout à coup grand bruit dans Paris. Il a loué une troupe entière et donne des spectacles de polichinelles dans une baraque de foire ; avec leur aide, il vient de lancer sur le marché une potion souveraine baptisée orviétan⁶ :

*On peut faire le tour du royaume
Sans trouver remède plus puissant !
L'orviétan, l'orviétan !
Achetez de l'orviétan !*

ALEXANDRE POUCHKINE

<i>Notice</i>	1881
<i>Note sur le texte</i>	1888
<i>Notes</i>	1890

LA CABALE DES DÉVOTS

<i>Notice</i>	1896
<i>Note sur le texte</i>	1906
<i>Notes</i>	1907

IVAN VASSILIEVITCH

<i>Notice</i>	1912
<i>Note sur le texte</i>	1915
<i>Notes</i>	1916

BATOUM

<i>Notice</i>	1920
<i>Note sur le texte</i>	1925
<i>Notes</i>	1926

Appendice général

CHOIX DE CORRESPONDANCE (1926-1940)

<i>Notice</i>	1931
<i>Note sur le texte</i>	1936
<i>Notes</i>	1937

[ON ÉTAIT EN MAI]

<i>Notice</i>	1956
<i>Note sur le texte</i>	1957
<i>Notes</i>	1957

NOTICE AUTOBIOGRAPHIQUE DE 1937

<i>Notice</i>	1958
<i>Note sur le texte</i>	1958
<i>Notes</i>	1959

<i>Plans</i>	1961
--------------	------

<i>Répertoire</i>	1971
-------------------	------

<i>Bibliographie</i>	2003
----------------------	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient:

LA VIE DE M. DE MOLIÈRE
MÉMOIRES D'UN DÉFUNT
À MA SECRÈTE AMIE
LE MAÎTRE ET MARGUERITE
ESQUISSES
DU « MAÎTRE ET MARGUERITE »

Théâtre

LES JOURS DES TOURBINE
L'APPARTEMENT DE ZOÏKA
L'ÎLE POURPRE
LA FUITE
ADAM ET EVA
BÉATITUDE
ALEXANDRE POUCHKINE
LA CABALE DES DÉVOTS
IVAN VASSILIEVITCH
BATOUM

Appendices

CHOIX DE CORRESPONDANCE
[ON ÉTAIT EN MAI]
NOTICE AUTOBIOGRAPHIQUE

Chronologie

Note sur la présente édition

Notices et notes

Plans

Répertoire

Bibliographie